

Affaire classée à Pointe-Aux-Grues

Raphaël Boissé

Number 4, 2007

Roulottes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2372ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (print)

1920-7840 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boissé, R. (2007). Affaire classée à Pointe-Aux-Grues. *Biscuit Chinois*, (4), 30–39.



Raphaël Boissé

Né en 1935 à Tupelo, au Mississippi, influencé par le blues et la musique country, il fut un des pionniers du rock and roll. À partir de 1956, il s'établit à Memphis et devient l'idole d'une jeunesse rebelle, séduite par sa musique, son allure et ses jeux de scène provocateurs. En 1977, après une mise en scène bâclée qui réussit pourtant à faire croire à son décès, il change son nom et se retire sur une île déserte et se consacrer à la philatélie et l'écriture.

affaire classée à pointe-aux-grues

ÇA FAISAIT UNE SECOUSSE que j'étais venu au poste de la SQ de Sept-Îles. J'attendais mon tour à côté de Robert Tougas quand une belle policière m'appela par mon prénom. J'ai apprécié ça. Le nom de famille, je trouve que ça fait un peu détenu. Elle m'emmena dans une salle avec une table, un micro, une lampe et un miroir. Ça sentait le fond de tonneau et le pot-pourri en vaporisateur par-dessus. Elle s'excusa de l'odeur en me disant que celui qui était là avant moi avait sérieusement « pété la balloune ». Elle me demanda de m'asseoir en vaporisant encore plus de pot-pourri. C'était bien délicat de sa part, mais ça n'améliorait pas tellement l'ambiance.

— Vous allez me dire votre prénom, votre nom et votre occupation, qu'elle m'a dit.

— Claude Boilard, retraité, c'est pas déjà écrit sur ta feuille ?

— Ouais, mais le micro, y sait pas lire...

La policière pointait le micro au centre de la table en faisant un petit sourire.

— Vous habitez à l'année l'unité 32 du camping de Pointe-aux-Grues, c'est bien ça ?

— Ouais, depuis bientôt cinq ans.

— C'est pas froid, une roulotte, l'hiver ?

— Pas pantoute. C'est bien isolé, ça. Et puis j'ai mon petit poêle à gaz.

— Un petit poêle à gaz, ça tient au chaud, c'est certain.

Elle sourit encore et déposa ses feuilles sur la table. Elle s'assit en face de moi et replaça une mèche de cheveux derrière son oreille.

— Là, Claude, vous allez me raconter d'une traite tout ce qui s'est passé dans la nuit du 22 au 23 juillet. Votre version va être comparée à celles des autres témoins. Vous allez peut-être devoir raconter ça à d'autres enquêteurs. Du monde qui vont vous interrompre et vous demander pas mal plus de précisions que moi. Alors essayez de ne pas dire trop de niaiseries, c'est correct ?

— Oui, c'est correct. De toute façon, je dis jamais de niaiseries, moi.

— Je m'en doute bien, Claude.

Elle me regarda dans les yeux. Sa mèche tomba et pointa un peu vers moi. Un beau petit brin de femme. Et avec une tête sur les épaules. Elle ne devait pas avoir trop de misère à faire parler le monde, cette fille-là. C'est sûr que j'allais tout lui dire, restait à savoir si elle allait me croire.



Ça fait que j'ai commencé en lui parlant du bruit qui m'avait réveillé d'un coup cette nuit-là. Il devait bien être deux heures du matin. Ça venait du patio. Un bruit de métal contre métal, puis des pas qui repartent. Le temps de me lever et d'allumer la lumière extérieure, le gars avait filé. De la fenêtre, je pouvais seulement voir la spatule du barbecue qui traînait sur le plancher. J'ai enfilé une chemise et je suis allé voir ça de plus près. Sous le barbecue, le tuyau de caoutchouc pendait dans le vide. C'est là que j'ai compris que le gars était parti avec ma bonbonne. J'ai fait

le piquet pendant un temps, je me suis dit qu'à l'heure qu'il était, j'étais peut-être un peu vieux pour partir à la chasse au voleur de propane. Je me suis dit aussi que j'aurais dû mettre une chaîne autour, comme mon voisin Réal faisait. J'ai regardé de son bord, mais sa bonbonne y était plus. On avait coupé son cadenas. C'est certain qu'en voyant ça, j'ai eu comme un petit plaisir de quelques secondes, à savoir que demain, il n'allait pas faire son frais avec son sens de la sécurité. Mais en réfléchissant un peu, je me suis dit que tout ça sentait pas trop bon. Des jeunes saoulons peuvent bien venir se servir chez vous pour mal faire, mais quelqu'un qui en vole deux, et en plus se donne la peine de traîner sur lui une cisaille pour arriver à ses fins, n'a pas des intentions bien reluisantes.

J'ai mis mes bottes, mes culottes, j'ai pris ma grosse lampe de poche et je me suis dirigé vers l'*office*. En chemin, je me suis aperçu que les Théberge n'avaient plus de propane. Ni les Touchette. Ni la veuve Drouin : cadenas coupé, comme chez Réal. C'est là que mon courage m'a lâché un moment : je commençais à croire qu'ils étaient plusieurs à faire ça. Tout d'un coup, l'*office* m'a semblé un peu loin et j'avais peur de tomber face à face avec des drôles d'allures. Alors j'ai éteint ma lampe et je suis allé cogner chez la veuve. Il y avait encore de la lumière et, surtout, que je savais qu'elle avait un cellulaire. Mais ça n'a rien donné, car la veuve avait bu un bon coup et était pas mal mêlée dans ses idées. Et moi je savais pas trop quoi faire avec ce petit *grament*-là. Les boutons étaient tout petits et j'avais pas mes lunettes. Elle me parlait d'un petit téléphone vert, le sien était pourtant bleu, et j'en voyais pas d'autres dans la roulotte. Alors je lui ai demandé de me le prêter un moment, tout d'un coup que je rencontre quelqu'un en état, elle m'a répondu en chantant du country. J'ai pris ça pour un oui.

En sortant de sa roulotte, j'ai vu un petit jeune près du bloc sanitaire. À ce moment-là, j'ai pensé que c'était un des petits Rivard. Ces jeunes-là, ça joue avec des affaires électroniques à longueur de journée, je me suis dit qu'il allait bien être capable de téléphoner. Je lui ai fait deux trois « pssst ! », mais quand il s'est retourné, il est resté immobile un moment, puis il a détalé comme un lapin en laissant quelque chose par terre. Je me suis approché un peu : comme je me doutais bien, c'était une bonbonne de gaz.

Les Rivard, c'était pas des gens de la meilleure espèce. Ils débarquaient à la fin de l'été avec leurs guitares, leurs tambours et leur marijuana. Ça fêtait, ça se couchait pas, et leurs petits se couchaient pas plus. Et ces enfants-là entraînaient les autres dans toutes sortes de mauvais coups. Je n'avais plus peur, j'étais fâché. J'ai voulu me rendre à leur autobus pour leur dire qu'au lieu de fumer des mêleux, ils devraient surveiller un peu leurs petites jeunesses. J'avais rallumé ma lampe de poche, mais c'était pour l'éteindre un peu plus loin, car j'ai cru voir deux autres petits morveux transporter un gros objet long. Ça avait l'air d'une grosse bouteille de gaz, celles qui pèsent près de deux cents livres. Je trouvais que c'était un voyage pas mal lourd pour des petits bonshommes qui d'habitude, sont pas capables de transporter plus que deux bûches à la fois.

Je savais plus trop quoi penser. Je me suis dit que si je les suivais discrètement, j'allais bien savoir à quoi tout ça rimait. J'imaginai l'endroit où ils allaient m'emmener, un gros tas de bonbonnes de propane. Au mieux, c'était une farce plate, comme il y a trois ans, quand une bande d'insignifiants avaient enterré le quatre-roues du livreur de bois sous un gros tas de bûches. Et au pire... j'aimais mieux pas penser au pire, mais je pouvais pas m'empêcher d'avoir en tête un gros feu d'artifice.

Alors j'ai suivi ces jeunes-là jusque dans le sentier des dunes et jusqu'à la grève, où il faisait un peu moins noir. J'allais enfin pouvoir les reconnaître. C'était pas les petits Rivard, ni personne que j'avais vu avant dans le camping. Ils avaient du drôle de linge, un peu comme des guides de musées habillés en époque. Et barbus. C'était pas des enfants, c'était comme des petits hommes. Ils se dirigeaient vers une grosse barque où trois autres petits hommes embarquaient d'autres bonbonnes. Ils semblaient en avoir ramassé une belle collection.

Mais le plus étonnant de tout ça, c'était le bateau qui les attendait. Un beau vieux vaisseau comme les grands voiliers de Québec 84. Tout en bois, trois mats, des voiles et du cordage, vraiment beau à voir. J'ai pensé que ça pourrait être le bateau d'une émission de télé-réalité que j'avais vue il y a pas longtemps : des Allemands embarqués sur un vieux bateau du temps des grandes explorations pour traverser l'Atlantique. Mais à bien réfléchir, ça n'avait pas de bon sens. D'abord, le bateau se rendait à New York, il avait pas d'affaire dans le Saint-Laurent. Ensuite, ça devait faire une secousse que le tournage était fini. En plus, le bateau devant moi ne lui ressemblait pas, et il y avait une grosse forme sombre qui flottait près de la coque, et qui se terminait en une grande queue : une baleine ! Et par-dessus tout, pourquoi ce petit monde-là – me semble que les Allemands sont grands comme nous autres – pourquoi ce petit-monde-là viendrait nous voler du propane ? À bien réfléchir, il n'y avait rien qui pouvait expliquer ce que je voyais. Mais c'était là, devant mes yeux, je me sentais un peu dépassé par tout ça. Dépassé, et paralysé surtout. Tellement paralysé que je n'ai pas réagi quand les deux petits hommes sont revenus vers le camping pour faire un autre voyage de bonbonne. Et même si je m'étais caché, ils m'auraient trouvé de toute façon, parce que juste au moment où je me suis sorti de ma torpéur, le cellulaire de la veuve s'est mis à chanter *J'ai un*

amour qui ne veut pas mourir à pleine tête. Et comme si c'était pas assez, j'ai crié tellement ça m'a surpris. Disons que j'ai pas été plus discret qu'il faut. Pendant que les gars viraient de bord et s'en venaient vers moi, le téléphone continuait à sonner. Je l'ai sorti de mes poches et je l'ai ouvert. J'étais cuit de toute façon : ils m'avaient vu, et à mon âge, on court plus très vite. En fait, on court plus du tout. À l'autre bout de la ligne, c'était Robert Tougas qui se magasinait une fin de soirée avec la veuve. On a pas eu vraiment le temps de s'échanger des politesses, en fait je me rappelle plus très bien ce que je lui ai dit, mais avant de manger une volée, j'ai bien dû avoir le temps de lui dire de venir sur la grève avec son douze, parce que c'est ça qu'il a fait.

Je veux bien reconnaître que les gars ont eu la délicatesse de ne pas me tuer, mais on peut pas dire qu'ils ont été bien doux avec mon vieux corps. Ils m'ont sauté dessus comme des carcajous : des coups de poing, et quand j'ai été rendu à terre, des coups de pieds, et pendant que j'avais l'impression de vomir mes intestins, ils m'ont ligoté et m'ont mis dans la bouche une guenille qui goûtait le vieux lard. C'est là que j'ai entendu le fusil de Robert.

On peut dire que le coup de feu les a saisis. Ils m'ont lâché et ont regardé le grand Tougas qui les tenait en joue avec la face de quelqu'un qui a pas le goût de niaiser. Les gars ont foncé vers lui, mais quand il a tiré une deuxième fois, à leurs pieds, le sable qu'ils ont reçu au visage les a vraiment calmés. Ils venaient de comprendre que le truc pointé sur eux, c'était dangereux...

En deux secondes, Robert a remis une douille dans chaque canon, et leur a demandé de s'éloigner de moi. Ils n'ont pas vraiment compris ce qu'il disait, mais quand il s'est approché de moi en criant, ils ont pris une petite distance.

— Qu'est-ce qui se passe icitte, Claude, tabarna ! » qu'il m'a dit en m'enlevant le torchon que j'avais dans la bouche.

— Tire pas dans la chaloupe, que j'ai répondu, y a plein de propane, ça va péter.

— C'est qui ces hostie de bouffons-là, Claude ? D'où c'est qui viennent ? Qu'est-ce qui veulent ?

— Je le sais pas, Robert, je le sais pas. Regarde, regarde le vieux bateau...

Ces gars-là nous devaient des explications, c'est le moins qu'on puisse dire. Le grand Tougas en a demandé à la pointe du fusil, et il en a eu. Ils parlaient anglais, un anglais bizarre. Ils avaient tué une baleine à bosse, et avaient besoin de propane pour brûler sa graisse et en faire de l'huile. Il y a rien là-dedans qui avait du sens, mais les questions de Robert s'enchaînaient, et graduellement tout devenait logique. Peut-être pas si logique que ça quand je le raconte, mais quand on est confronté à une situation aussi étrange, avec des gens comme ça, sortis de nulle part, ça brasse tellement la cage qu'on se contente de suivre leur raisonnement à eux, parce qu'on peut pas s'accrocher à rien d'autre.

Ils étaient maintenant les cinq à s'expliquer. Robert avait baissé son arme. De mon bord, ils m'avaient détaché, j'avais repris mon souffle et je les trouvais quasiment sympathiques. Nous jasions presque comme des voyageurs qui se rencontrent sur la grève. Toujours est-il que les baleiniers avaient sur leur bateau toutes sortes d'objets qu'ils avaient « empruntés » à différents endroits : des valves, des tuyaux et des brûleurs pour chauffer leur four à baleine. Mais ils n'avaient plus de gaz et ils étaient venus ici pour se ravitailler. Tout ça se tenait, dans un certain sens. Tout ça, sauf un détail.

— À quoi ça sert, votre huile ? que j'ai demandé en anglais.

— Pour les lampes, répondit un des petits hommes. Les lampes fonctionnent avec de l'huile, non ?

— Robert et moi on s'est regardés. Il se frottait la barbe. J'ai ouvert la bouche, mais Robert a parlé avant moi.

— Mais... Il y a des lampes au propane aussi. Pourquoi vous vous éclairez pas au propane ?

— Ouais, arrêtez de tuer des baleines! que j'ai dit, presque en riant.

Nos remarques ont eu plus d'impact que je pensais. Les gars sont restés silencieux un moment puis ont eu une drôle d'expression qui disait un peu : « ah, tiens, c'est vrai ça... ». Puis, ébranlés, ils nous ont salués, ont vidé le contenu de la chaloupe sur la grève, et sont repartis vers le vaisseau.

— Pour moi, Robert, ils ne suivront pas ton conseil, que j'ai dit en pointant la vingtaine de bonbonnes sur la grève.

Nous avons regardé la chaloupe rejoindre le grand bateau. Ils ont dû avoir une petite conversation avec le capitaine. Après un moment, le bateau a disparu. Il s'est dissipé, comme s'il était entré dans un banc de brume, sauf qu'il n'y avait pas de brume.

— Pour moi, Claude, me répondit Robert, ils ont suivi ton conseil.

Rien maintenant ne pourra nous dire d'où ces gars-là venaient vraiment. Peut-être qu'ils s'étaient perdus dans le temps. On dit que le Saint-Laurent, le fleuve comme le golfe, traîne des mystères aussi profonds que ses fosses, parfois aussi surnois que ses hauts-fonds... Est-ce qu'on peut parler de fantômes ? Va savoir. Les fantômes – ou du moins ce qu'on entend dire d'eux, parce que j'en ai jamais vus –, c'est pas capable de transporter des bonbonnes de deux cents livres, ni de vous sacrer une taloche, ni d'avoir peur d'un douze, et à ce que je sache, c'est pas trop friand de propane. Robert et moi, en leur parlant de lampes au propane, voulions seulement leur simplifier la vie. Mais sans qu'on le veuille, ça les a remis en question sur leur

utilité dans notre monde. Peut-être bien qu'ainsi, on leur a donné le repos éternel.



J'ai terminé mon récit comme ça. La policière, qui n'avait pas arrêté de hocher la tête pendant que je parlais, m'a remercié de mon temps et m'a dit qu'ils allaient me rappeler.

En fait, la SQ ne m'a jamais donné de nouvelles. Je sais que Robert a témoigné, et aussi un couple de campeurs qui, attirés par les coups de feu, aurait vu le bateau disparaître. Les enquêteurs avaient assez de témoins pour monter un beau dossier, mais apparemment ils ont laissé faire. Peut-on leur en vouloir ? Si je me mets à leur place, c'est bien dur à croire comme histoire. Et même s'ils nous avaient crus, les seuls crimes qui s'étaient produits cette nuit-là, c'est le charriage de bonbonnes et le brassage de ma vieille personne.

Sans qu'on sache trop si ça avait un lien avec l'histoire du propane, la SQ a arrêté les Rivard deux jours après, mais les a relâchés quelques heures plus tard avec une petite amende pour possession. Ils ont été barrés du camping, c'est quand même une bonne affaire pour nos jeunes. Ça fait toujours ça de réglé.